PENSÉE DE MALEK BENNABI

26) La désillusion

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr

Bennabi a composé *Vocation de l'islam* (1954) sous l'influence morale et politique des évènements de Palestine (1948). Il pensait que cette débâcle allait réveiller le monde musulman et lui faire prendre conscience de ses défauts : «L'affaire de Palestine qui constitue indéniablement l'événement le plus marquant et, en un sens, le plus heureux de l'histoire moderne du monde musulman a en effet désintégré le chaos où ce monde se trouvait, engagé par certaines tendances anarchiques de sa renaissance. Elle a mis à nu toutes les fausses valeurs, toutes les illusions qui faussaient les perspectives de son avenir. Cette défaite providentielle, cette heureuse victoire du réel sur l'illusoire a libéré les esprits et les consciences qu'étouffait le chaos. Des voies nouvelles apparaissent d'ores et déjà devant les peuples secoués mais réveillés, désillusionnés mais tournés désormais vers le réel. La défaite de Palestine a inauguré une étape nouvelle de la renaissance musulmane. Les mythes ne peuvent plus se justifier devant les réalités que voilait jusque-là le halo des idéologies sentimentales. La psychose la plus redoutable, celle de la chose facile, a subi un coup mortel… Ainsi donc, le monde musulman se détourne de la voie de facilité qu'il suivait jusque-là et semble désormais s'engager dans une voie nouvelle, animé de la volonté non point d'éluder les difficultés, mais de les vaincre. Et du même coup, c'est une autre psychose, celle de la chose impossible qui disparaît à son tour…»

A l'époque, il avait foi en l'avenir du monde musulman et pensait que cette humiliation allait le réveiller et l'engager enfin sur la voie des réformes : «Durant de longs siècles l'islam est demeuré statique, comme figé dans les formes que nous avons décrites et qui, engendrant la colonisabilité de la société post-almohadienne, ont eu pour conséquence la colonisation. Aujourd'hui, l'islam est en devenir, il a un avenir…» Ce devenir, cet avenir, il ne les attend pas du Maghreb ou du Machreq, c'est-à-dire du monde arabe, ni du monde centré sur la Méditerranée. Il pense qu'ils seront le résultat d'un déplacement du centre de gravité islamique de la Méditerranée vers l'Asie : «Le monde centré sur la Méditerranée a cessé d'être : sous le choc de deux guerres mondiales, il a fait place à un monde en forme d'ellipse et qui puise désormais son inspiration de deux foyers distincts. Le monde musulman, doublement polarisé, semble d'ailleurs obéir maintenant à l'attraction de Djakarta plus qu'à celle du Caire ou de Damas. Ce passage à une phase asiatique implique pour lui des conséquences psychologiques, culturelles, morales, sociales et politiques qui commanderont son devenir et son avenir, et tout d'abord dans la formation de la volonté collective. Jusque-là, cette volonté demeurait confuse et à l'état diffus au sein d'un complexe d'habitudes, de traditions et de préjugés variables selon l'espace et le temps, s'exprimant tantôt par le truchement d'une noblesse hétéroclite issue d'un pouvoir sans racines dans l'âme populaire, tantôt par celui d'un savoir dépourvu d'horizons. Ainsi, l'islam méditerranéen était-il dynastique par le pacha et son suzerain, tribal et nomadique au niveau de l'émir arabo-berbère, dogmatique et enfermé dans le vase clos de sa décomposition sous l'autorité du cheikh… La fin de l'ère méditerranéenne marque pour l'islam sa libération des entraves internes» (*Vocation de l'islam*).

Ce renouveau, il l'attend plus exactement du Pakistan et de l'Indonésie. Il voit dans ce transfert la possibilité d'une nouvelle synthèse de l'homme, du sol et du temps. Dans ces pays, la structure sociale n'est pas hiérarchisée mais populaire.

Ce sont des peuples agraires, ayant le sens inné du travail. Enfin, ils sont voisins de l'Inde «où rayonne encore la pensée des Védas». Il écrit dans le même livre : «On imagine aisément ce que peut devenir la volonté collective d'un islam débarrassé de sa gangue post-almohadienne, ainsi planté au sol par les masses qui vivent du sol, ainsi guidé par une élite au regard de laquelle la pensée coranique, cessant d'être un précieux document archéologique, classé, répertorié, enfermé, apparaîtra comme en perpétuel devenir.»

Dans ces pays, l'islam vit sur un sol déjà conquis par d'autres religions. La communauté musulmane de l'Inde (après la partition de 1947) est noyée dans la masse indoue. Tout en ayant le sentiment d'être en terre étrangère, le musulman ne peut qu'être stimulé par la ferveur religieuse des autres. Bennabi y voit «l'origine d'un profond bouleversement. C'est devant ce spectacle et dans cette atmosphère qu'a mûri la conscience d'un *Iqbal*, qu'elle a acquis chez ce grand penseur et poète, la riche subjectivité d'une conscience douée à la fois de raison et d'affectivité, de la faculté de comprendre et de celle de vibrer. Ce dialogue entre le cœur et la pensée qui a manqué à l'homme post-almohadien et qui ne semble pas encore ressuscité en lui sur le littoral méditerranéen n'est pas le moindre enseignement que pourra tirer l'islam de son déplacement vers la sphère asiatique».

Mais Bennabi se trompait dans ses espérances quant à l'avenir du monde musulman. En terminant *L'afro-asiatisme* deux ans plus tard, son optimisme accuse déjà du recul : «Le malade musulman traîne avec lui son mal, et il réalise ainsi le paradoxe d'entreprendre une renaissance sans s'être libéré systématiquement des facteurs qui avaient déterminé sa décadence durant les siècles derniers. Or, le mal n'est pas appelé à se résoudre dans les années à venir mais, au contraire, à s'aggraver. Sa mesure, qui semblerait décroître dans la simple dimension islamique, croît au contraire dans sa dimension œcuménique, c'est-à-dire avec l'avènement du mondialisme. Si dans une certaine mesure le musulman peut s'estimer assez satisfait de son évolution nationale, c'est-à-dire par rapport à un système de référence local, il ne saurait l'être quand il se considère par rapport à l'évolution internationale. La vie du monde le dépasse chaque jour davantage. Les peuples qui ont planifié leur existence prennent constamment de l'avance grâce à cette planification. Et là, le musulman se trouve à la fois devant un problème psychologique et technique. L'avance d'autrui dramatise dans sa conscience son propre retard. Mais ce drame exige son dénouement : c'est la loi psychologique qui va dominer de plus en plus l'évolution du monde musulman dans les années à venir. Ce dénouement nécessaire ne peut être qu'une sorte de ''révolution'' qui permette au musulman de combler son retard sur le reste du monde. Or, une révolution peut venir de soi-même, ou venir de l'extérieur si l'on est incapable de la faire soi-même.»

Et comme s'il anticipait la situation du monde musulman après les événements du 11 septembre 2001, il écrit ces effrayantes lignes qui sont les dernières de *L'afro-asiatisme* : «Le monde musulman est à l'instant angoissant de la nébuleuse où les éléments ne sont pas encore intégrés à un ordre régi par des lois définies. La nébuleuse peut engendrer l'ordre islamique ou un immense chaos où sombreront toutes les valeurs que le Coran avait apportées au monde.»

Il pose alors les questions fondamentales auxquelles il n'apportera pas de réponses lui-même, estimant qu'elles doivent les recevoir d'un «congrès islamique» : Qu'est-ce qu'il faut transformer dans l'âme musulmane pour guérir le «mal» du monde musulman ? Quels sont les moyens et les méthodes de cette transformation ? Quel est le but — ou la cause finale — que vise une telle transformation ? Deux ans plus tard, il renouvelle son avertissement aux musulmans : «Il faut qu'une révolution sociale s'accomplisse, sinon elle viendra de l'extérieur. Il y a donc danger pour les vingt années à venir.» (*Idée d'un Commonwealth islamique*).

Deux ans plus tard, il renouvelle son avertissement aux musulmans : «Il faut qu'une révolution sociale s'accomplisse, sinon elle viendra de l'extérieur. Il y a donc danger pour les vingt années à venir.» (Idée d'un Commonwealth islamique). En juin 1967, la défaite des pays arabes dans la guerre des «Six jours» produit sur les pays musulmans l'effet d'un séisme de grande magnitude.

En juin 1967, la défaite des pays arabes dans la guerre des «Six jours» produit sur les pays musulmans l'effet d'un séisme de grande magnitude. Dans *L'œuvre des orientalistes* (1968), il en tire une amère conclusion : «Il y a quarante ans, le monde musulman était plus proche de la solution de son problème alors qu'il était colonisé. Son unité idéologique était plus compacte. Aujourd'hui, il en est plus éloigné malgré son indépendance politique parce que son unité idéologique a subi les effets de l'entreprise de fractionnement depuis quarante ans… En l'espace d'un siècle, la société musulmane n'a pas avancé, elle a perdu du terrain… Les évènements de juin dernier ont illustré, entre autres et d'une façon frappante, la fragilité des édifications politiques et militaires qui ont pour base l'entassement et le choséisme, puisque les armes, les choses entassées pour se défendre contre le minuscule Etat d'Israël, ont fondu en quelques jours.»

Dans la conclusion du *Problème des idées dans la société musulmane*, (1971), on retrouve le même sentiment de déception : «Le monde musulman émerge de l'ère post-almohadienne depuis le siècle dernier, sans toutefois retrouver encore son assiette. Comme un cavalier qui a perdu l'étrier et ne parvient pas encore à le reprendre, il cherche son nouvel équilibre. Sa décadence séculaire qui l'avait condamné à l'inertie, à l'apathie, à l'impuissance, à la colonisabilité a conservé néanmoins ses valeurs plus ou moins fossilisées. Il débouche dans cet état sur un vingtième siècle au sommet de la puissance matérielle mais où toutes les forces morales ont commencé à lâcher dès la fin de la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui, il est emporté par des idées contradictoires, celles qui le mettent face à face avec les problèmes de la civilisation technologique, sans le mettre au contact avec ses racines, et celles qui le relient à son propre univers culturel, sans le mettre tout à fait en contact avec ses archétypes, malgré les efforts méritoires de ses réformateurs.» Il rappelle que «la renaissance n'a pas été planifiée ou pensée en tenant compte des facteurs de dispersion et de freinage. Les intellectuels musulmans n'ont pas construit un appareil d'analyse et de critique sauf dans le sens d'une apologétique destinée à mettre en valeur l'islam. Et ses dirigeants politiques n'ont pas cru à la nécessité d'un tel appareil pour contrôler la marche des affaires dans leurs pays. Son action historique (la renaissance) depuis un siècle s'est trouvée élaborée en dehors des critères d'efficacité et exécutée dans l'anarchie des idées. Si bien que cette action s'est trouvée en butte à des difficultés, à des pertes de temps, à des gaspillages de moyens, à des déviations qui résultent de l'incohérence des idées et du despotisme des choses ou des personnes». En 1972, Bennabi prépare l'édition en français du *Problème de la culture* et lui annexe quelques textes qui ne faisaient pas partie de l'édition arabe et, tout à la fin, jetées éparses, quelques «réflexions» où on peut lire : «La conscience musulmane est bouleversée par une situation mondiale où le musulman ne semble pas avoir acquis une place. De là, une angoisse et une recherche qui aboutissent chez le musulman à l'aspiration de fonder un nouvel empire, une nouvelle puissance islamique. Toutes les exhortations depuis un demi-siècle ont tendu à ce but… qui s'éloigne à mesure que les "autres" accroissent davantage les distances techniques qui nous séparent d'eux. Faut-il courir sans fin derrière une chimère ou s'arrêter et réfléchir ?» Pour lui, ni en cela, ni dans le reste, l'islam n'est en cause : «Il y a belle lurette que l'islam, chevalier des temps apocalyptiques annoncés jadis par son Prophète, fait cavalier seul dans le monde, loin des Etats dits musulmans, de leurs élites, de leurs politiques.» (*Le problème des idées*)